

Le serveur du Bayou Gator

Raphaël Boissé

Numéro 10, 2009

Viande

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

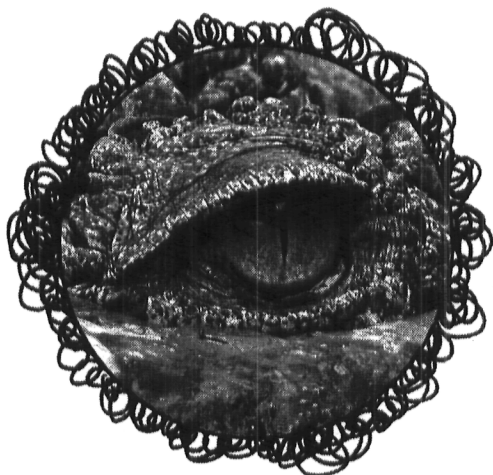
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boissé, R. (2009). Le serveur du Bayou Gator. *Biscuit Chinois*, (10), 52–61.



Raphaël Boissé

Raphaël détestait la cruauté, et particulièrement la cruauté imbécile. Par exemple, la cruauté de celui ou celle qui applaudit les maladresses spectaculaires des serveurs dans les restaurants. Un jour, un individu tordu et plein de mauvaise foi avança l'idée selon laquelle l'enthousiasme et l'admiration – et non la cruauté – pouvaient être à l'origine de ces applaudissements. Raphaël ne crut pas une seconde à cette hypothèse, mais elle lui inspira cette histoire.

le serveur du bayou gator

Nelson Gallaud filait vers la table 23, la moue austère au visage et les bras chargés d'un Gator swamp special pour trois: un ragoût de saucisses d'alligator baignées dans une boue verte d'épinards et de piments des plus incendiaires, le tout servi dans une grande soupière ornée de dessins naïfs de crocodiliens humanisés. L'un faisait un clin d'œil, les pouces bien en l'air, en disant « Darn Good ! » et l'autre chantait « Born in the Bayou ! » en jouant du banjo.

Pas jeune, monsieur Gallaud. Pas vieux non plus, mais toutefois assez vieux pour avoir quelques cheveux blancs, assez vieux pour que quelques rides sillonnent son visage. Assez vieux aussi pour que ses lèvres épaisses se déforment en un rictus austère et taciturne. Assez vieux enfin pour avoir servi au Bayou Gator's un nombre respectable de clients. Bien que ce nombre soit respectable, bien que l'âge du serveur le soit aussi, peu de gens traitaient Nelson avec le respect qui lui était dû.

D'ailleurs, le serveur n'aimait plus vraiment son travail. Il fut un temps où il travaillait avec enthousiasme et se souciait sincèrement de la satisfaction des clients, au

grand plaisir du gérant qui le citait souvent en exemple aux nouveaux employés, afin que ceux-ci sachent bien ce qu'est un employé modèle. « Soumis, mais avec de l'initiative », répétait-il souvent en parlant de Nelson, toujours avec ce petit air de je-viens-de-dire-quelque-chose-plein-de-nuances-et-de-fines-herbes. Mais plus les années avançaient, plus les nouveaux employés se succédaient et plus l'approbation du gérant éveillait en lui une sorte de méfiance. Il ne comprenait pas pourquoi son supérieur tantôt l'admirait, tantôt semblait le mépriser. Un doute l'assaillit alors quant à l'utilité de la tâche qu'il accomplissait parmi les hommes. Ce doute l'incommodait au point qu'il consulta un dictionnaire pour connaître la définition du mot serveur. Cette définition le renvoyait à servir, qui voulait dire à la fois « donner à manger selon les règles d'usage » - tâche qu'il effectuait quotidiennement - et « aider en étant utile ». Considérant que cette seconde définition s'appliquait bien difficilement à son travail, il comprit le mépris du gérant; il devint alors morose, puis cynique. Voilà pourquoi il affichait maintenant ce rictus austère et taciturne, et les rides renforçant le rictus montraient qu'il était austère et taciturne depuis un certain temps.

Bien que cynique, le serveur croyait tout de même en Dieu et il priait assez souvent. Ses prières ne furent pas vaines, car par un début de soirée du mois d'août, Dieu vint à lui. Nelson appréciait les débuts de soirée. D'abord parce que les rayons chauds du soleil couchant entraient par les grandes fenêtres qui donnaient sur la terrasse et enveloppaient la salle d'une lueur réconfortante; ensuite et surtout parce que son quart de travail achevait. On peut raisonnablement supposer que c'est pour ces raisons que Dieu choisit ce moment pour se manifester.

Il était à quelques mètres de la table 23 quand un gamin surgit de nulle-part. Un de ces mioches paumés qui pullulaient dans le French Quarter et qui parvenaient toujours à se faufiler dans le restaurant pour mendier de la nourriture au cuisinier et même parfois aux clients. Le serveur freina, mais les couverts qu'il tenait voulaient continuer. Après une molle collision avec l'enfant, il comprit vite que tout n'allait pas rester dans ses mains. Lucide et calculateur même dans l'affolement, il agrippa la coûteuse soupière et lança les couverts pour éviter qu'ils ne blessent l'enfant à ses pieds. Dans cette petite panique – à laquelle déjà plusieurs clients assistaient – Nelson se surprit à observer un fait intéressant : les couverts volent avant de se briser par terre.

Ils volent en silence, ils volent avec grâce. Ils volent en formation. Dans cet envol fatal, la faïence, blanche comme le plumage de la colombe, luit dans la lumière d'or du crépuscule d'un éclat immaculé, presque divin. Et ce moment, ô combien éphémère, reste suspendu dans le temps comme une seconde d'éternité.

Étreignant toujours la soupière, le serveur redoutait l'atterrissage de ses oiseaux de porcelaine, mais contre toute attente, il se surprit à apprécier l'esthétique de leur fracas. Presque simultanément, les trois bols volèrent en éclats, en un triolet d'une netteté cristalline. Un temps après, une soucoupe termina sa carrière au beau milieu des restes des bols mêlant ses fragments aux leurs : confrères en service, unis dans la mort. Une autre vint les rejoindre en roulant, mais ne se brisa pas, la traîtresse. Peut-être se croyait-elle sauvée quand la troisième soucoupe, qui avait pris plus d'altitude, s'abattit sur elle comme un kamikaze, projetant avec force les tessons des deux assiettes, une multitude de tessons, qui volèrent et tournoyèrent, décri-

vant des trajectoires diverses. Nelson se plut à penser que Dieu devait être très doué pour calculer si rapidement les mouvements complexes de chacune de ces particules. Mais dans le chaos des ustensiles rebondissant sur le sol, le serveur revint à la réalité en tressaillant.

Toute la clientèle applaudissait, sifflait, gueulait des « yes sir ! ». Déconcerté, Nelson balayait du regard la foule en délire : des visages gras, cireux, rustres, des visages aux joues gonflées de nourriture, des visages osseux et belettesques se succédaient en une sarabande cauchemardesque scandée en clameurs et en cris. Ses yeux s'arrêtèrent enfin sur le gamin.

Il n'applaudissait pas.

L'enfant recula de deux pas, incrédule, et ses yeux noirs, rivés sur le plancher jonché de débris, semblaient écarquillés au maximum de ce qui était mécaniquement possible. Avec sa bouche grande ouverte, son visage ressemblait à la caricature ultime de la surprise. Encore bouleversé par sa perception si inhabituelle du vol des couverts, Nelson cherchait du regard une place pour déposer la soupière. C'est bien ce qu'il aurait fait s'il n'avait pas vu dans le visage de l'enfant une nouvelle lueur se dessiner. Sa bouche se referma et dans ses yeux naquirent l'émerveillement.

— Il aurait aimé ça... pensa le serveur.

Et les clients applaudissaient encore.

— Aimeraient-ils ça, eux aussi ? se demanda-t-il.

Ce n'était pas la première fois que Nelson laissait choir des assiettes sur le sol, ce n'était pas la première fois qu'il faisait meugler toute la clientèle. Mais cette fois, il s'interrogea quant à l'intention de ce tapage. Était-ce pour le

ridiculiser, pour le faire ramper de honte ? Ou bien tous ces cris et ces applaudissements rendaient hommage au tonitruant spectacle qu'il venait de donner bien malgré lui ? Il devait le savoir. Et il n'y avait pas trente-six façons de le savoir. Il leva la lourde soupière à bout de bras. Les clients se turent dans un silence qui semblait respectueux. Le petit le regarda, plein d'admiration, et hocha la tête, comme pour lui donner un signal.

Le serveur plaça la soupière au-dessus de sa tête, puis la projeta vers l'avant, visant le centre de l'allée. Il ne devait pas rater son coup. Un *one shot deal* aurait dit le cuisinier, qui se plaisait à assaisonner la viande de croco dans des expériences culinaires souvent non reproductibles.

Pendant un moment, la soupière resta en un morceau. Puis, en plein envol, le couvercle quitta le récipient, comme un module de secours aurait quitté son vaisseau-mère. De l'ouverture, munie de petites dents rondes et dorées, surgit une vague de *swamp*, comme une lame du delta du Mississippi cherchant l'océan, comme une langue invitante, presque libidineuse. Cette bouche lubrique, suspendue dans l'air, alluma Nelson et enflamma tous ses sens. De part et d'autre de la langue, qui s'étirait maintenant d'une manière obscène, jaillirent deux morceaux d'alligator formant les bras d'une nouvelle silhouette fantomatique.

Au même moment retentit à l'autre bout de la salle la voix du gérant furieux, profonde et incroyablement lente par rapport au spectacle volant.

Ce cri spectral semblait provenir de la silhouette verte, comme si la soupière, en s'ouvrant, avait libéré un mauvais génie. L'esprit hurleur secoua ses bras une dernière fois, menaçant, pour se séparer en plusieurs corps ovoïdes

et toucher le sol en même temps que le contenant de porcelaine. Ce matériau, Nelson l'avait remarqué, ne se déforme pas du tout. Lorsqu'une structure de porcelaine prend un coup, particulièrement une structure sphérique, elle rebondit ou elle se fragmente violemment, mais ne se déforme pas.

La soupière se fragmenta.

Dès l'instant où elle toucha le sol, elle éclata comme une grenade. Les tessons qu'elle projeta à une vitesse fulgurante se dispersèrent radialement pendant que le reste de la *swamp*, qui avait encore la forme ronde de la soupière, amorçait une lente progression vers le sol. C'était comme l'explosion d'une étoile, ou bien le début de l'univers. Tout cela fut accompagné d'une déflagration formidable qui couvrit la fin du hurlement du gérant.

Le couvercle s'abattit au sol un peu plus loin, mais resta intact et se mit à rouler. Il parcourut l'allée en ligne droite, se rendit à quelques pas du gérant et se mit à tourner sur lui-même comme une toupie en émettant un son vibrant : une pulsation plutôt lente au début, puis de plus en plus rapide, un crescendo rappelant le roulement de tambour qui précède la manœuvre fatidique de l'acrobate.

Après un silence bref, comme le silence qui suit la toute dernière note d'une symphonie, la clientèle lui fit une ovation fracassante. Une ovation debout. Les clients, pensa Nelson, ne se lèvent pas s'ils veulent vous ridiculiser. Mais par-dessus tout, l'enfant applaudissait. Comme un enfant, il applaudissait un peu gauchement, ses deux mains se ratant à l'occasion. Mais comme un enfant, il applaudissait avec plus de sincérité qu'aucun adulte n'aurait su le faire. Nelson avait vu juste : la beauté de ce

cirque aérien avait bel et bien été perçue par le garçon, et probablement par tous les clients.

Mais le gérant, l'œil furibond, n'appuyait pas l'ovation. Le visage rouge brique et les veines des tempes saillantes, il ressemblait presque à un client qui aurait avalé un morceau de travers.

— Ça, ça va te coûter cher ! rugit-il en pointant le sol.

Nelson avança vers lui, celui-ci recula. « Gallaud, si tu me touches, ça va te prendre un avocat ! » balbutia le gérant.

Le serveur s'approcha encore de lui. Le gérant devait pencher la tête vers l'arrière pour le regarder dans les yeux.

— Gallaud !

Nelson embrassa son crâne chauve. Le gérant le repoussa du mieux qu'il put, embarrassé comme jamais. Le serveur s'éloigna et se dirigea vers la terrasse avant, pendant que le jeune enfant se penchait pour ramasser le couvercle de la soupière.

Depuis les portes de la cuisine, le cuisinier, amusé, regardait le gérant. Le gérant secouait la tête et parcourait du regard la clientèle. La clientèle regardait surtout l'enfant, qui allait peut-être continuer le spectacle en lançant le couvercle. Le jeune garçon, quant à lui, regardait Nelson. Palpant un moment le disque de porcelaine, il alla rejoindre le serveur sur la terrasse et le lui tendit. Le serveur prit le couvercle de la soupière et contempla les cieux.

Dans un gros nuage laiteux, Nelson crut deviner le contour d'un vieil homme qui le considérait, un vieil

homme barbu dont le visage exprimait bonté et infinie sagesse. L'homme dans le nuage lui faisait un sourire souverain, approbateur et satisfait.

Le serveur se coiffa du couvercle comme d'un chapeau et sourit à son tour. Son rictus austère et taciturne avait disparu.

Il avait de très belles années devant lui.

Dire : « il faudra me passer sur le corps » repousse mal des avances concupiscentes.